



LE MAL DANS “LES FLEURS DU MAL” DE CHARLES BAUDELAIRE

· 9 de juny del 2021 a 2/4 de 9 del vespre
· Sala d'actes del Centre Cultural La Llacuna, Andorra la Vella
En commemoració del 200 anys del naixement del poeta

Elda Gahete



Agrégée de Lettres Classiques, professora de llengua francesa al liceu Comte de Foix

« L'odieux y coudoie l'ignoble ; le repoussant s'y allie à l'infect. Jamais on ne vit mordre et même mâcher autant de seins dans si peu de pages ; jamais on n'assista à une semblable revue de démons, de fœtus, de diables, de chloroses, de chats et de vermine. Ce livre est un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur ; encore si c'était pour les guérir, mais elles sont incurables. » Le 5 juin 1857, un journaliste du *Figaro*, Gustave Bourdin, s'indigne en ces termes de l'immoralité du recueil, attirant ainsi les foudres du prude Second Empire sur l'œuvre phare de Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*. Baudelaire devait être assez d'accord avec ce tableau de son œuvre, et sans doute assez fier aussi, puisque qu'il écrit, dans un projet de préface pour l'édition de 1857 : « Des poètes illustres s'étaient partagés depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant, et d'autant plus agréable que la tâche était plus difficile, d'extraire la Beauté du mal. » Nous verrons donc, puisque le projet affiché de Baudelaire, le titre même de l'œuvre et bon nombre de lecteurs de l'époque s'en font l'écho, la place qu'occupe le Mal dans *Les Fleurs du Mal*. Tout d'abord, je présenterai trois formes majeures du Mal dans ce recueil, à savoir le Spleen, l'Ennui et Satan. Puis, nous verrons que l'enjeu majeur pour Baudelaire est de sublimer ce Mal, si présent dans les poèmes de ce recueil. Enfin, il me semble que cette figure tutélaire du Mal, très provocatrice, est une sorte de prétexte pour Baudelaire qui utilise le Mal comme une pierre à aiguiser ses armes poétiques.

I. Le Mal comme thématique dans *Les Fleurs du Mal*

1. Le Spleen, ou le mal psychologique
2. L'Ennui, ou le mal existentiel
3. La figure de Satan, ou la personnification du Mal

II. La sublimation du Mal

1. Dépasser le dualisme entre le Mal et la Beauté grâce à l'alchimie poétique
2. L'esthétisation de la laideur

III. La poésie à l'épreuve du Mal

1. La quête du paradis perdu
2. Le Mal comme pierre à aiguiser le regard du poète

I. Le Mal comme thématique dans *Les Fleurs du Mal*

Le recueil des *Fleurs du Mal* peut être compris comme le cheminement d'une âme confrontée au Mal, comme le parcours du poète, qui suit les différentes sections¹ du recueil. Tout d'abord, dans l'avertissement liminaire, « Au lecteur », la dimension métaphysique du livre apparaît sans équivoque : l'homme est enfoncé dans le péché et Satan triomphe en ce bas monde. Dans la première section,² « Spleen et Idéal », les deux postulations de l'homme sont ici affirmées, conformément à ce que Baudelaire peut écrire dans *Mon Coeur mis à nu* : « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade ; celle de Satan, ou animalité, est une joie de descendre. » La question qui se pose alors au poète est comment échapper au Mal. D'abord, c'est l'art qui est envisagé comme échappatoire au Mal. C'est pour Baudelaire la voie la plus sûre, explorée du poème I intitulé « Bénédiction », qui développe en fait la malédiction du poète, au poème XXI, intitulé « Hymne à la Beauté ». La seconde solution au Mal serait l'amour, envisagé des poèmes XXII (« Parfum exotique ») au poème LXIV (« Sonnet d'automne »). Or ces deux tentatives pour échapper au Mal aboutissent à un échec, qui atteint une vigueur exceptionnelle dans les quatre poèmes intitulés « Spleen » (poème LXXV, « Pluviose irrité... », poème LXXVI, « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans... », poème LXXVII, « Je suis comme le roi d'un pays pluvieux... » et poème LXXVIII, « Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle... »). Face à ce triomphe du mal, la deuxième section du recueil, « Tableaux parisiens », propose une autre porte de sortie, la communion humaine, dans le cadre de la ville. Ici se manifestent une inspiration sociale, et les trésors de charité que recelait l'âme du poète, mais aussi ce sentiment très vif, à savoir la solitude des hommes, forme du mal social. La troisième section, « Le Vin », présente les paradis artificiels comme un des efforts désordonnés et condamnables de l'homme pour échapper aux exigences de sa condition. On croirait entendre Pascal et la définition du divertissement, inventé par l'homme pour ne pas penser à sa condition mortelle. La section suivante, « Fleurs du mal », est marquée par les jeux de Baudelaire, se plaisant à pousser jusqu'à l'excès les audaces d'un certain romantisme scandaleux. Là se trouvaient en effet, dans l'édition de 1857, la plupart des poèmes³ condamnés lors du procès. On y voit fleurir les formes du romantisme macabre et du vampirisme, notamment dans le poème « Les Métamorphoses du vampire », où une prostituée se transforme en un vampire répugnant. La cinquième section, « Révolte » prend une place cruciale dans l'architecture du recueil et dans notre question du Mal dans *Les Fleurs du Mal*. En effet, les trois poèmes qui composent cette partie, à savoir « Le Reniement de Saint Pierre », « Abel et Caïn », « Les Litanies de Satan », présentent, de façon

blasphématoire, la révolte comme un moyen pour dépasser notre condition misérable. C'est d'ailleurs la proposition que fait Satan au début de la Genèse. Baudelaire exprime dans cette section, à travers des personnages bibliques, une colère contre Dieu et un rejet de toutes les valeurs recherchées, auxquelles il renonce en choisissant la voie de Satan. Mais cette voie est une nouvelle fois mise en échec. Même choisir le Mal ne permet pas de connaître un état de plénitude. Ainsi, l'architecture du recueil met en évidence, dans la sixième et dernière section, « La Mort », la seule issue possible face à un monde voué au Mal, à savoir la mort. La mort est saluée sans horreur, à tel point que « La Mort des amants » révèle une étrange douceur. Dans cette Comédie du Mal, comme une Infernale Comédie dantesque, le cercle amorcé par les deux premiers poèmes, l'avertissement « Au lecteur » et « Bénédiction », se referme avec un des poèmes phares du recueil, « Le Voyage », conclusion de cette sombre symphonie dans laquelle Baudelaire rejette toutes les tentatives vaines d'évasion pour ne célébrer que le véritable départ pour l'Inconnu :

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
[...]
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau* !

La thématique du mal est donc bien présente, et sous différents aspects dans le recueil. Elle se glisse dans la section « Spleen et Idéal » sous la forme du spleen, ce mal psychologique qui ronge le poète et qui empêche toute action et toute élévation (voir les quatre poèmes intitulés « Spleen »). Puis, c'est la perspective de la mort, de la finitude de l'homme et du temps qui passe qui constitue un autre mal pour l'homme : c'est ce que Baudelaire appelle l'Ennui. Enfin, le mal trouve sa personnification dans les appels à la figure de Satan : de nombreux poèmes décrivent à plaisir des lieux infernaux et les supplices qui s'y pratiquent.

1. Le Spleen, ou le mal psychologique

Manifestation du Mal, le spleen est un élément central dans notre recueil. Il est synonyme de tristesse, de mélancolie, de dépression. Il peut aller du seul ennui à la crise d'angoisse la plus violente. Il naît du caractère peu satisfaisant de la vie humaine, soumise au temps, à la déchéance physique et morale, à la violence des autres et du monde, à l'impossibilité d'atteindre les buts qu'on s'est fixés. Le terme de « spleen » vient de l'anglais, et désigne la rate. C'est l'organe qui sécrète la bile noire, considérée comme étant à l'origine de la tristesse (mélancolie : du grec, melan, noir et colos, bile). Traditionnellement le « mélancolique » est particulièrement mal vu, parce qu'il est à l'écart des autres et qu'il ne remplit pas son rôle social, et parce qu'il ne travaille pas (ou pas utilement). Il est enclin à la rêverie, aux songes, au ressassement intérieur. Ainsi transparaît dans les poèmes de Baudelaire un accablement douloureux, profondément spirituel, souvent associé à la perte de la foi, de l'espoir. La solitude et l'ennui sont en effet les thèmes de prédilection de la section « Spleen et Idéal », où le mot spleen nous renvoie à une maladie ancestrale, la mélancolie. D'abord, cette section laisse libre cours à une réflexion sensuelle sur les plaisirs de l'amour, puis la mélancolie et l'angoisse se glissent progressivement dans la conscience du poète, comme dans « La Musique », poème LXIX :

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir !

Mais ce mal de vivre, romantique dans son inspiration, se teinte, chez Baudelaire, du sentiment d'être inutile aux autres, d'être impuissant face aux avancées du Mal. Le 30 décembre 1857, Baudelaire écrit à sa mère :

« Ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque...Je me demande sans cesse : à quoi bon ceci ? À quoi bon cela ? C'est là le véritable esprit de spleen. »
C'est ce cri étouffé, cette plainte née de l'impuissante à agir contre le Mal qui transparaît dans la série des quatre poèmes intitulés « Spleen ». Écoutons les premiers et les derniers vers du 4^e « Spleen » (poème LXXVIII) :

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits

[...] l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

On retrouve dans ces vers la consécration du Spleen comme négation de l'Idéal. À la quête artistique et amoureuse, succède le désespoir. L'idéal semble en effet tellement inaccessible que la désillusion semble devoir suivre nécessairement. Cette opposition entre le Spleen et l'Idéal qui compose la première partie des *Fleurs du Mal* est d'autant plus frappante que les deux thèmes se côtoient tout au long de la section. Nous observons peu à peu l'idéal et l'espoir décroître et le spleen émerger puis triompher à la fin de la section, dans « Alchimie de la douleur », poème LXXXI :

Par toi je change l'or en fer
Et le paradis en enfer ;
Dans le suaire des nuages

Je découvre un cadavre cher,
Et sur les célestes rivages
Je bâtis de grands sarcophages.

Alors que dans le projet d'épilogue, la poésie présente cette vertu alchimique de transfigurer la « boue » en « or », c'est-à-dire le spleen en idéal, dans « Alchimie de la douleur », la douleur se

change, non en or, mais en images funèbres. Cette alchimie inversée exprime autant l'horreur que la fascination. Si le poète se lamente sur sa douloureuse condition, c'est pour mieux assumer ce choix du malheur, ultime provocation permettant à l'artiste de nourrir sa création.

2. L'Ennui, ou le mal existentiel

Le Mal baudelairien prend au moins deux significations qui paraissent a priori plutôt antithétiques. Il est d'une part ce qui s'oppose à l'Idéal, tout en lui étant matière constituante, comme en témoigne l'esquisse du poème « Orgueil », « *J'ai pétri de la boue et j'en ai fait de l'or* ». Il est représenté par cet état d'accablement, le spleen, face à l'énormité de la tâche que semble s'être assignée Baudelaire pour lutter contre le Mal. Mais il est d'autre part issu de l'Ennui, cette chape de plomb qui pétrifie le poète et l'empêche d'accéder à l'Idéal. Le Mal pousse le poète à créer le Beau en tentant d'échapper à tout prix à l'immobilité amère et douloureuse du quotidien. Le *Spleen*, s'il s'oppose à l'Idéal, est aussi sa racine, son fondement essentiel. L'acte poétique baudelairien est donc rendu possible par cette tension, par ce mouvement incessant, qui se traduit par des recours permanents aux antithèses et aux oxymores si caractéristiques de sa poésie. À ce propos, on peut se référer au XI^e poème des *Fleurs du Mal*, « Le Guignon ». Ce poème exprime avec force la tension entre la lourdeur de l'Ennui et l'aspiration à la Beauté :

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphé, il faudrait ton courage !
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

Ainsi, une source du Mal baudelairien serait-elle celle qui naît dans la conscience du temps. La Beauté est immortelle, alors que le poète n'est qu'un homme incarné. De cette constatation, Baudelaire tente de saisir un monde où le temps n'a plus aucune prise, pour côtoyer enfin l'Idéal de la Beauté. Il va ainsi recréer un monde idéal fondamentalement opposé au monde réel, dans une optique que l'on pourrait qualifier de platonicienne. Ainsi, deux niveaux s'affrontent résolument : le monde d'ici-bas, habité par l'Ennui et par Satan, dans lequel le corps reste immergé, aux prises avec le temps, dans ses vices, et le monde d'en haut, ce monde de l'esprit, habité par l'Idéal de la Beauté, loin de la propension à mourir. Et le poète sert de passeur entre ces deux mondes antagonistes mais nécessairement amarrés l'un à l'autre. Le Mal, qui participe de ce monde d'en-bas, est fortement lié à la fuite du temps. Le temps qui passe confine ainsi paradoxalement à l'inaction et au néant, et il est l'ennemi le plus cruel de Baudelaire. C'est ainsi que s'exprime la Beauté, dans le poème « La Beauté », poème XVII :

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,

Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière.

[...]

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toute chose plus belle :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

La section « Spleen et Idéal » se termine alors par une méditation sur le temps qui ne peut aider le poète farouchement tourné vers le mépris de soi et l'orgueilleuse solitude, dans « L'Horloge », poème LXXXV :

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote: *Souviens-toi !* –Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !

[...]

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! C'est la loi.
Le jour décroît ; la nuit augmente ; souviens-toi !
Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !),
Où tout te dira : Meurs, vieux lâche ! il est trop tard !

3. Satan, ou la personnification du Mal

Satan perd, chez Baudelaire de la charge chrétienne d'un Ange déchu, en même temps que s'efface une supposée morale du Mal dans la création⁴ baudelairienne, puisque, comme nous venons de le voir avec le Spleen et l'Ennui, le Mal ne prend pas forcément des couleurs immorales. Le Satan baudelairien est, dans *Les Fleurs du Mal*, vidé de son sens chrétien : il n'est plus le tentateur, l'initiateur du péché et des transgressions de la morale. L'Art et la morale sont en effet deux notions fondamentalement distinctes pour Baudelaire, comme il le déclare dans *Notes nouvelles à Edgar Poe*, en 1857: « Je dis que si le poète a poursuivi un but moral, il a diminué toute sa force poétique et il n'est pas imprudent de penser que son œuvre sera mauvaise. La poésie ne peut pas sous peine de mort ou de déchéance s'assimiler à la science ou à la morale. »

À ce titre, la femme⁵ pour Baudelaire est ambivalente : elle revêt le double rôle d'offrande lubrique, d'envoyé de Satan et d'Idéal de la Beauté. Elle est un pont entre le monde temporel soumis au Mal et le monde intemporel des essences. Ainsi, la femme baudelairienne est également un élément déclencheur de l'Ennui, lorsqu'elle fait prendre conscience au poète du temps qui passe. Elle⁶ est liée au Beau comme au Mal. C'est donc une sorte de fétiche à la fois trompeur et prometteur, qui porte en son sein les germes de la mort. La femme matérialise

donc la conscience désespérée du temps qui éloigne le poète de l'Idéal. Écoutons un extrait du poème « Une Charogne », où la femme est justement associée au travail de la mort :

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.
[...]

-Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! Telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Chez Baudelaire, Satan, comme la femme, est inscrit dans le temps, incarnation de l'Ennui, du désespoir, mais, en fait, tremplin de la quête vers le Beau. Son rôle fondamental est de représenter le monde terrestre tel qu'il est perçu par Baudelaire, ce monde qui s'oppose au monde parfait de l'Idéal de la Beauté. Satan a une fonction de regard déformant sur le réel. Il représente tout ce qui éloigne le poète de sa quête essentielle. Écoutons l'appel du poète à Satan dans le poème « Les Litanies de Satan » :

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère
Du paradis terrestre a chassés Dieu le Père,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

PRIERE

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs
De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence !
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front
Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épanchont !

Le Satan baudelairien, essentiellement vidé de sa dimension chrétienne, va se voir attribué d'autres connotations, liées à l'imaginaire propre de Baudelaire. Il est lié à des créatures se rapportant le plus souvent à la terre, au corps, à la sexualité. Ce Satan est lié à ce qui se flétrit, ce qui meurt, mais il est le point de départ vers la Beauté, loin de toute considération morale.

Ce diable n'emporte pas le poète vers les profondeurs de l'Enfer, il ne le condamne pas à un jugement divin. Simplement, il reste là, immuable et inamovible, figure du temps qui passe, qui provoque les angoisses les plus effrayantes chez le poète, comme nous l'avons vu dans « L'Horloge », poème LXXXV. Au-delà de la censure dont plusieurs poèmes ont fait l'objet comme « Les Bijoux », « Lesbos », « Femmes damnées » ou encore « Les Métamorphoses du vampire », ce que révèlent ces pièces condamnées, c'est la volonté très nette chez Baudelaire de repousser les limites de la transgression et de plonger dans les affres de l'âme humaine, en sondant la présence multiple du mal en nous. Au-delà de l'imaginaire maléfique et monstrueux qui a tant fasciné le XIX^e siècle, c'est donc moins le Diable en lui-même qui intrigue le poète, qui bien que croyant, le mentionne à de nombreuses reprises dans ses poèmes, lui accordant ainsi une place sans précédent, que la place du Diable en nous, la part du Mal que l'être humain porte en lui. Sainte-Beuve a bien mis en évidence cet intérêt de Baudelaire pour la dimension satanique de l'homme, dans une lettre qu'il adresse à Baudelaire le 20 juillet 1857 : « Vous vous êtes fait Diable ». Satan, qui a partie liée à la monstruosité morale, à la déchéance de l'être humain et à la manifestation de tous ses vices, constitue bien une part de l'homme et du poète, qui essaye de comprendre le Mal et sa présence en nous.

II. La sublimation du Mal

1. Dépasser l'opposition entre le Mal et la Beauté, par l'alchimie poétique

Le Beau baudelairien ne porte plus en lui l'adéquation platonicienne de la beauté et de la morale, il n'est plus seulement d'essence divine, il est aussi infernal, comme le montre le poème XXI, « Hymne à la beauté » :

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
Ô Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton oeil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, -fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine !-
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ?

Si la Beauté n'est plus liée à l'apparence plastique, elle vient davantage d'une certaine étrangeté venue d'ailleurs. L'abandon de la morale va de pair avec l'acceptation de l'anormalité, de l'étrange, voire du monstrueux. Le lecteur est immédiatement plongé dans une tension au cœur de la poétique des *Fleurs du Mal*, oscillant entre le Mal et la Beauté idéale, étonnamment entremêlés. En effet, le Mal, chez Baudelaire, n'a pas une existence propre et autonome mais est articulé à son opposé, la perfection de l'Idéal de la Beauté. La valeur du Mal n'acquiert de sens que dans l'espoir toujours déçu d'un monde idéal, rêvé, le seul et unique but de la quête. Le Mal baudelairien ne s'oppose donc qu'en apparence à l'Idéal de la Beauté. Le drame intime de cette œuvre réside dans le fait que le Mal est une étape nécessaire pour accéder à la Beauté. Le titre de l'œuvre s'éclaire immédiatement dans cette optique, en faisant apparaître comme programme de l'œuvre l'oxymore entre la Beauté des fleurs et le Mal. **Les**

Fleurs du Mal sont la matérialisation de cette Beauté vénéneuse, mais essentielle, qui est le but le plus profond de la quête baudelairienne. La Beauté en soi n'apporte rien au lecteur. C'est le scandale de son origine, à savoir le Mal, qui est l'objet des *Fleurs du Mal*.

Ainsi, va se creuser le fossé entre la Beauté idéale d'une part, et le moyen d'y aboutir d'autre part. La tension entre un mouvement éleveur vers la Beauté, et son sinistre contraire, l'Ennui, dont le Mal sera la racine fondatrice, va être un des ressorts de la création baudelairienne. Le poème introduisant *Les Fleurs du Mal* intitulé « Au Lecteur »,⁷ qui paraît le 1er juin 1855 dans la *Revue des Deux Mondes*, en est la preuve. Baudelaire y dépeint les tréfonds de son âme, et de l'âme humaine, peuplée des créatures les plus repoussantes. Ici, dès ce poème liminaire, Baudelaire insiste sur le scandale selon lequel « C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent ! », afin de montrer que cette tentation du vice représente ce dualisme humain qui consiste à se regarder être tellement bas par rapport à nos aspirations tellement hautes. Écoutons donc un extrait de ce poème, « Au lecteur », appel à la conscience du Mal :

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

C'est l'Ennui ! -œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
-Hypocrite lecteur, -mon semblable, -mon frère !

Ainsi, cette sublimation du Mal s'incarne, pour Baudelaire, dans une entreprise alchimiste, où le poète transmue le Mal, non en son contraire, le Bien, mais en beauté, en création. C'est ce que la fameuse phrase du projet d'épilogue des *Fleurs du Mal* résume bien : « Tu m'as donné ta boue, et j'en ai fait de l'or », dit le poète, s'adressant à Paris, « capitale infâme », théâtre allégorique du mal. Il appartient au poète de sublimer cette matière fangeuse, comme l'astre qui transforme le réel dans « Le Soleil », poème LXXXVII :

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

La mission du poète consiste donc à faire la lumière sur ce qui est caché, à le révéler, ce qui fait penser aux deux derniers vers du « Mendiant » de Victor Hugo dans *Les Contemplations* : « Et je regardais, sourd à ce que nous disions, / Sa bure où je voyais des constellations ». Ainsi, les poètes voient-ils et prennent-ils conscience de ce que les autres méprisent et rejettent. « La poésie est l'étoile », rappelle à ce titre Hugo dans « La fonction du poète ». Comparable à

un guide, le poète en éclaircisseur de l'humanité, conduit les hommes vers la quête du sens. C'est dans cette transmutation que réside la spécificité du poète : telle est la mission, le rôle social du poète, car celui-ci a l'aptitude de voir l'inestimable dans la boue, prélude d'un exorcisme incantatoire dont il s'agit de découvrir la formule magique. L'écriture poétique a pour objectif cette transmutation de ce qui est douloureux en chant poétique, et en ce sens, et à mon sens dans tous les sens, Baudelaire n'a rien de moderne :

Je ne chante, Magny, je pleure mes ennuis,
Ou, pour le dire mieux, en pleurant je les chante,
Si bien qu'en les chantant, souvent je les enchante :
Voilà pourquoi, Magny, je chante jours et nuits.

Voilà ce qu'écrivit Joachim du Bellay dans le sonnet XII des *Regrets*, recueil publié en 1558, et voilà ce qui correspond tout à fait à la poétique de Baudelaire, qui n'a pas grand-chose de moderne dans les buts qu'elle se donne, malgré ce que l'on en dit.

2. L'esthétique de la laideur

Enfin, la poésie de Baudelaire est caractérisée par une esthétisation de la laideur, indépendamment de toute considération morale. Cette prise de conscience vise à dévoiler la vérité du monde, quand bien même le prix à payer est celui de l'expérience du Mal. Cette vérité n'est pas belle à voir : elle pousse le poète à rechercher et à extraire la beauté dans ce qu'il y a de plus laid et de plus trivial, comme pour nous révéler l'image de notre condition, « notre condition faible et mortelle et si misérable », écrit Pascal, dont Baudelaire est un grand lecteur. Cet intérêt pour ce que le monde rejette sert aussi à interpeller le lecteur, qui se remet alors en question. Par exemple, dans le poème « Une charogne », le poète compare la femme aimée à un cadavre en décomposition, et au-delà de la simple provocation, il s'agit surtout de transformer l'immonde en objet poétique et de vanter les pouvoirs de la poésie :

Alors, ô ma beauté ! Dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Esthétiser le déchet, le rebut, par le renversement de la beauté en laideur, c'est aussi s'inscrire dans la tradition lyrique pour mieux la détourner. Dans « Une Charogne », l'idylle amoureuse devient un *memento mori*, détour baroque pour nous interpeller sur le rôle de l'art. Loin de l'esthétique habituelle, le poète nous oblige à voir la surface dérangeante de la beauté, en nous plongeant de plein pied dans les affres du Mal. De cette poésie de la laideur, qui est aussi une méditation sur la mort et sur l'amour, ressort un aspect essentiel de l'œuvre du poète, qui est la dualité entre le bien et le mal, entre la joie et la douleur, entre l'ombre et la lumière, dualité qui n'est jamais résolue par Baudelaire. « J'aime l'araignée et j'aime l'ortie », écrivait justement Victor Hugo dans *Les Contemplations* (XXVII), où il appelle à « aimer » les êtres les plus vils. Dans le même ordre d'idées, Baudelaire affirme, dans *Curiosités esthétiques* (1868): « Le beau est toujours bizarre. Je ne veux pas dire qu'il soit volontairement, froidement bizarre, car dans ce cas il serait un monstre sorti des rails de la vie. Je dis qu'il contient toujours un

peu de bizarrerie, de bizarrerie naïve, non voulue, inconsciente, et que c'est cette bizarrerie qui le fait être particulièrement Beau ». Le langage ne dit donc pas nécessairement le beau, mais il permet au contraire au lecteur de s'interroger sur sa façon de juger ce qui est beau, ce qui est laid et où se loge le Mal. Le mal sous toutes ses formes fait partie intégrante de la poésie baudelairienne qui sert non seulement à l'exprimer, mais aussi, par le biais de celui-ci, à amener à un profond questionnement existentiel, le Mal faisant aussi partie intégrante de l'humain.

Le rôle du poète est donc de révéler toute la réalité, même dans ce qu'elle a de laid, de vil, d'insupportable. C'est d'ailleurs pour lui un défi. Loin de céder à la facilité de célébrer les beautés de l'existence, le mal devient une mise à l'épreuve de sa poésie, comme une pierre à aiguiser ses talents de poète.

III. La poésie à l'épreuve du Mal ou le Mal comme une pierre à aiguiser les talents du poète

C'est moins le destin de l'homme qui est le sujet des *Fleurs du Mal* que celui du poète, témoin du Mal, et ses capacités à restaurer une harmonie, une unité perdue, malgré les ravages du Mal, ce que nous verrons dans une première partie. Enfin, il me semble que l'omniprésence du Mal permet à Baudelaire d'aiguiser son regard sur le monde.

1. La quête du paradis perdu

Tout d'abord, face aux différentes incarnations du Mal, la poétique de Baudelaire place l'aspiration à un paradis perdu au centre de son projet. Comme nous l'avons vu, le Mal baudelairien est vidé de toute perspective morale.⁸ Le Vice est issu du temps qui passe, la Beauté d'une quête essentielle à l'immortalité. Le Mal reste le catalyseur de la quête, comme un « guide spirituel », un psychopompe qui accompagne nos âmes. Le Satan baudelairien, en lien étroit avec la condition mortelle de l'homme, permet au lecteur de dépasser sa finitude et de la sublimer par l'acte poétique même. La poésie baudelairienne a en effet une certaine fonction d'exorcisme, comme on peut le voir dans le poème CIX, « La Destruction » :

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;
Il nage autour de moi comme un air impalpable ;
Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art,
La forme la plus séduisante des femmes,
Et, sous de spécieux prétextes de cafard,
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,
Haletant et brisé de fatigue, au milieu
Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

Et jette dans mes yeux pleins de confusion
Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,
Et l'appareil sanglant de la Destruction.

Aux sources de la création baudelairienne, existe la nostalgie de l'harmonie d'un âge d'or, comme le rêve d'une harmonie et d'une unité initiales que la quête vers la Beauté s'efforcerait de reconstituer, par le moyen le plus puissant, le verbe poétique. Le travail poétique seul peut mener le poète vers la recréation du paradis perdu. Le poème est un paradis regagné, c'est la Beauté qui est la source de son éternité. L'Idéal, qui semble platonicien, ne l'est finalement qu'en apparence, car l'Idéal baudelairien est une reconquête, un artefact. La quête baudelairienne vers la Beauté essentielle serait une sorte de double révolte, non une aspiration vers la destruction de Dieu, mais au contraire une révolte pour expulser le Diable hors du monde en se servant de lui, cela en recréant ce monde d'une façon parfaite. La Beauté est donc une utopie, d'où le désespoir de Baudelaire. D'autre part, il ne s'agit pas d'une quête vers l'au-delà, mais bien plutôt vers un en-deçà, une sorte de retour à un état⁹ primordial, originel. Les deux derniers vers de « L'Ennemi », Xe poème des *Fleurs du Mal*, peuvent indifféremment désigner le Temps ou le Diable :

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils
[...]
-O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie!

Le pacte satanique ressemble fort aux plaisirs procurés par l'opium et par le haschich, par lesquels le poète singe une sinistre tentative d'en finir avec le quotidien en y plongeant chaque fois un peu plus, dès que la conscience revient. Il apparaît ainsi que Baudelaire ne souhaite pas se soumettre réellement au Mal, car le réel n'assouvit pas son désir de Beauté, et la quête reste prédominante. C'est l'inachèvement de cette quête qui stimule, qui aiguise l'acuité de sa conscience du temps et du Mal. Cette mise en poésie de l'échec, de l'inabouti ouvrira tout un pan de la poésie française, de Mallarmé à Philippe Jaccottet. La création poétique doit à la fois rendre compte de la puissance de l'Idéal de la Beauté, et de l'échec à l'atteindre, comme le rappelle le poème « Hymne à la Beauté », XXI :

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, -fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine !-
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ?

Le Mal n'a finalement occupé une telle place dans *Les Fleurs du Mal* que pour offrir au poète la conscience de ses limites d'homme et de poète. Le Mal a été le ferment et le prétexte à une quête vers l'en-deçà de la chair, comme dans « Le Balcon », XXXVI :

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes ?
-O serments ! O parfums ! ô baisers infinis !

Mais surtout, le Mal n'existe que pour être dépassé, dans la mesure où la conscience aiguë du temps qui en était issue a transformé le Mal en quête inexorable vers la Beauté, comme en témoignent les derniers vers du recueil, extraits du poème « Le Voyage » :

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

2. La poésie comme regard

Finalement, la thématique du Mal, que nous avons vue dans la première partie, et la sublimation du Mal par Baudelaire ne correspondent pas, me semble-t-il, à un goût de Baudelaire pour le Mal en tant que tel, comme pourraient l'entretenir Lautréamont ou Sade. Il s'agit plutôt d'utiliser le Mal, comme une pierre pour aiguiser le regard du poète, qui se doit d'être lucide et au plus près du réel. Ainsi, dans « Une Charogne », les vers évoquent la possibilité de regarder l'insoutenable avec d'autres yeux que ceux de l'habitude. Ce renversement de vision est au fondement esthétique de la poétique baudelairienne qui a pour vocation d'explorer l'inconnu. Partout, il s'agit de déchiffrer le langage des choses muettes et de rendre compte de la « ténébreuse et profonde unité » du monde. En ce sens, prendre en compte la présence du Mal, de façon si insistante, est une façon d'affûter le regard du Second Empire, naturellement bien-pensant et ayant foi dans le progrès au mépris du réel.

Le poète est celui qui perçoit l'invisible, au-delà des apparences pour avoir la révélation de l'inconnu et du nouveau. Le poète se singularise par la puissance de son regard : il parvient à voir le monde comme il n'a jamais été vu. Il s'agit en effet d'accéder par la poésie à une autre vérité, ignorée du commun des mortels, comme le philosophe chez Platon a accès au-delà de la caverne. On songe ici à la « Lettre du voyant » de Rimbaud où il écrit : « Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant ». Cette vision du poète est exprimée par Baudelaire dans « Elévation » : le poète est un être supérieur qui « comprend sans effort / Le langage des fleurs et des choses muettes ! ». Mallarmé, en 1884, reprendra cette conception panoptique de la poésie, quand il

écrit dans sa correspondance que « la poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence ; elle dote ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle ».

La vérité qu'exigent et que discernent l'œil et l'esprit ne souffre aucune complaisance. Baudelaire suit donc, en donnant autant de place au Mal, un impératif moral : le poète doit, pour ne pas mentir sur le monde, peindre le Mal. L'affirmation à l'origine des *Fleurs du Mal* pourrait donc être celle-ci : « le vice est séduisant, il faut le peindre séduisant ». ¹⁰ Ainsi, la conclusion du poème « L'Irrémédiable », LXXXIV, fait exploser la sombre joie de se voir, peu importe s'il s'agit de se voir dans sa vérité de damné :

-Emblèmes nets, tableau parfait
D'une fortune irrémédiable,
Qui donne à penser que le Diable
Fait toujours bien tout ce qu'il fait !

Tête-à-tête sombre et limpide
Qu'un cœur devenu son miroir !
Puits de Vérité, clair et noir,
Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal,
Flambeau des grâces sataniques,
Soulagement et gloire uniques,
-La conscience dans le Mal !

Le lyrisme baudelairien a pour essence la plus cruelle lucidité : la conscience du mal saisit bien la vanité de toute volonté d'échapper à ce supplice de l'esprit et du corps qu'est la damnation. Seule subsiste dans cet enfer, la conscience que le Mal est souverain. ¹¹ C'est d'ailleurs ce que déclare Baudelaire, à propos de Sade, opposé aux bons sentiments de George Sand : « Le mal se connaissant étant moins affreux et plus près de la guérison que le mal s'ignorant. »

Ainsi, au terme de cette étude, nous pouvons comprendre les différentes acceptions du Mal dans *Les Fleurs du Mal*, tour à tour mal psychologique, mal spirituel, et prenant aussi parfois l'allure de Satan. Puis Baudelaire transmue le Mal en une Beauté sulfureuse. Le poète révèle ainsi les formes de beauté insoupçonnées dans cet enfer terrestre vécu par l'âme humaine et fait de tristesse sans remède, d'orgueil, de révolte et de crimes, du regret aussi d'une évasion impossible, d'un paradis perdu. La beauté baudelairienne naît du Mal, elle témoigne des aspects tragiques du malheur humain et de l'exil irrémédiable du poète torturé par la nostalgie de l'infini et l'angoisse d'un au-delà inconnu, mais libérateur. En somme, le Mal est la pierre angulaire autour de laquelle tourne toute l'œuvre, et qui permet à Baudelaire de fourbir les armes de son regard acéré pour nous rappeler que l'Art joue un rôle majeur dans la vie de l'homme. Écoutons une dernière fois Baudelaire qui écrit dans *L'Art romantique* : « C'est l'un des prodigieux privilèges de l'Art que l'horrible puisse devenir beauté et que la douleur rythmée et cadencée remplisse l'esprit d'une joie calme. »

Bibliographie

DOLF OEHLER, *Juin 1848, le spleen contre l'oubli*

CLAUDE LAUNAY, *Les Fleurs du Mal*

ANTOINE COMPAGNON, *Un été avec Baudelaire*

JEAN-CLAUDE MATHIEU, *Les Fleurs du Mal, la résonance de la vie*

GEORGES BATAILLE, *La Littérature et le Mal*

JEAN-PIERRE RICHARD, *Profondeur et obstacle*

Notes

1- Avec l'ajout des « Tableaux parisiens », la seconde édition de 1861 propose désormais six grandes sections :

« Spleen et Idéal » : 85 poèmes.

« Tableaux parisiens » : 18 poèmes.

« Le vin » : 5 poèmes.

« Fleurs du mal » : 9 poèmes.

« Révolte » : 3 poèmes.

« La Mort » : 6 poèmes.

2- On a pu y repérer trois mouvements : grandeur du poète (I à VI), misère du poète (VII à XIV) et idéal de beauté (XVII à XXI).

3- « Les bijoux », « Le Léthé », « À celle qui est trop gaie », « Lesbos », « Femmes damnées », « Les Métamorphoses du vampire. »

4- Rappelons-nous de ce qu'écrivait Brunetière à propos de Baudelaire : « Cet homme fut doué du génie même de la faiblesse et de l'impropriété de l'expression ! [...] Baudelaire est l'une des idoles de ce temps, une espèce d'idole orientale, monstrueuse et difforme, dont la difformité naturelle est rehaussée de couleurs étranges, et sa chapelle une des plus fréquentée. Indépendants et décadents, symbolistes et déliquescents, dandys de lettres et wagnérolâtres, naturalistes même, c'est là qu'ils vont sacrifier, c'est dans ce sanctuaire qu'ils font entre eux leur commerce d'éloges, c'est là qu'ils s'enivrent enfin des odeurs de corruption savante et de perversité transcendante qui se dégageraient, à ce qu'ils disent, de leurs Fleurs du Mal [...] Ce n'est qu'un Satan d'hôtel garni, un Belzébuth de table d'hôte. »

5- « Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. »

6- Dès lors, la femme ne se borne pas à n'être que femme fatale, thème inauguré par la Mathilde du *Moine* de Lewis dès 1796 et qui hantera abondamment le XIXe siècle littéraire.

7- L'Épigraphe des *Fleurs du Mal*, qui paraît le 15 septembre 1861 dans la *Revue européenne* (3e édition), ne laisse aucun doute quant à une présence de Satan dans cette œuvre au titre tellement explicite :

*Lecteur paisible et bucolique,
Sobre et naïf homme de bien,
Jette ce livre saturnien,
Orgiaque et mélancolique.*

*Si tu n'as fait ta rhétorique
Chez Satan, le rusé doyen,
Jette ! tu n'y comprendrais rien,
Ou tu me croirais hystérique.*

*Mais si, sans se laisser charmer,
Ton œil sait plonger dans les gouffres,
Lis-moi, pour apprendre à m'aimer ;*

*Ame curieuse qui souffres
Et vas cherchant ton paradis,
Plains-moi ! ... Sinon, je te maudis !*

8- Ainsi, comme le souligne JACQUES DURON, « Les poèmes de Révolte, loin de trahir un « combat spirituel » à la manière de Rimbaud, témoignent surtout de l'application de Baudelaire à épuiser, pour sa torturante délectation, toutes les ressources de cette encyclopédie de Satan où le blasphème a sa place au même titre que les paradis artificiels, le crime ou l'ésotérisme noir ».

9- Nous pouvons parler effectivement d'une mission de *spiritualisation du monde* de la part de Baudelaire, à la manière d'E. A. Poe. Contre cette spiritualisation, le Mal se dresse pourtant toujours aussi âprement.

10- Dans *L'Art romantique*, 1869.

11- Cf. « L'Héautontimorouménos », LXXXIII, où la seule clarté qui luit est le face-à-face cruel du poète avec lui-même, à la fois bourreau et victime.